

## LE SEL DE LA TERRE

Vous êtes le sel de la terre.  
(MATTH. V, 13.)

Mes frères,

L'Évangile est plein de paroles extraordinaires dont l'habitude seule affaiblit pour nous l'étrangeté. Celle que je viens de lire est de ce nombre. Représentez-vous ce qu'aurait éprouvé un sage de ce monde quand il aurait vu les disciples auxquels Jésus l'adressait. Le sel de la terre ! Eux ! ces Galiléens dont l'esprit inculte était incapable de comprendre une question supérieure et de la discuter, ces péagers, ces pêcheurs, pleins de préjugés et d'étroitesse, ces pauvres ignorants parlant mal une langue inconnue, ces hommes dont le zèle devait faiblir si souvent en face du moindre obstacle, et se changer devant la croix de leur Maître

en une si honteuse lâcheté! Eux! le sel de la terre!

Pourtant cette parole était vraie! Aujourd'hui, qu'on le veuille ou non, on est forcé d'en convenir. Jetez les yeux sur la carte du monde. Où est la vie morale, où est le progrès, où est l'espérance, où est la civilisation, où est la liberté, où est l'avenir enfin? Là où la parole de ces Galiléens a passé, là où elle est entrée dans l'esprit et dans le cœur des nations. Oui, le monde moderne doit ce qu'il a de meilleur à cette poignée d'hommes, ce sont là nos maîtres, et nous vivons de leur héritage. Ils ont fait pénétrer dans nos croyances et dans nos mœurs une force telle que nous en subissons tous l'influence. Tandis que le monde ancien allait se corrompant et se dissolvant toujours plus, tellement qu'à l'apogée de sa civilisation ce n'était plus qu'un cadavre dont les éléments décomposés tombaient en poussière, dans les sociétés chrétiennes, il y a une sève cachée qui résiste à tout, et qui, après dix-huit siècles, répand dans tous les sens sa force victorieuse. La foi de ces Galiléens, elle s'est tellement mêlée à notre vie que vous ne pouvez plus l'en séparer. Elle est dans nos lois, et c'est elle qui les transforme et les perfectionne, elle est dans nos mœurs, et c'est elle qui les sauve de la corruption où le

paganisme moderne voudrait les abîmer, elle est dans notre vie de famille, dans le tendre et saint respect dont l'épouse et l'enfant chrétiens sont entourés, elle est dans nos joies les plus pures que l'égoïsme ne flétrit pas, elle est dans la sympathie toujours plus éveillée en faveur des pauvres et des déshérités de la terre, elle est dans la consolation que l'Évangile répand sur nos souffrances, elle est dans les paroles de vie et d'immortelle espérance que nous écrivons sur le tombeau de nos morts; elle est dans notre conscience révoltée par des iniquités et des souillures qui, sans le christianisme, nous auraient laissés indifférents; elle est jusque dans la généreuse indignation qu'arrachent à la logique de l'incrédule les infidélités et les lâches compromis des chrétiens, — elle est partout; et le Maître a dit vrai quand, s'adressant à ses disciples, il s'écriait : « Vous êtes le sel de la terre ! »

Eh bien ! cette parole de notre Sauveur, je veux, mes frères, la méditer avec vous. Elle renferme une image simple et frappante de l'influence que les chrétiens doivent exercer sur le monde. De quelle nature est cette influence ? De quelle manière l'exerçons-nous ? Ce sont là les deux ques-

tions que nous allons traiter avec l'aide de Dieu.

Il y a deux voies pour agir sur les hommes : l'une extérieure, par la contrainte matérielle ou morale; l'autre intérieure, par la persuasion. Laquelle a prise le Christ? Vous le savez comme moi, mes frères. Lui qui prétendait au règne universel, il n'a pas prononcé une parole, une seule, qui montre qu'il ait voulu s'appuyer sur la force. De son regard divin, il a vu l'avenir; il a annoncé les antipathies, les mépris, les persécutions, les haines que soulèverait son Evangile; mais il a dit en même temps que la vérité déposée dans la terre comme un grain de sénevé deviendrait un grand arbre à l'ombre duquel les nations se réfugieraient un jour. Il a mis dans une douzaine d'hommes la vérité qu'il possédait sans mesure, il les a inspirés de son esprit, et, les envoyant à la conquête du monde, il leur a dit : « Vous êtes le sel de la terre ! » Ainsi s'est fondée l'Eglise; ainsi, après trois siècles, la croix était plantée sur tous les points du monde connu.

Mais l'Eglise s'est lassée de cette tâche lente et sublime. Oubliant que son maître lui avait dit de pénétrer le monde par la vérité, elle a prétendu le soumettre en le dominant. Elle a demandé le

règne extérieur que Jésus avait refusé au jour de sa tentation. Elle l'a obtenu ; par quelles ruses, par quelles violences, par quelles persécutions, vous le savez. Je n'ignore pas qu'il y a un parti qui prétend que l'Eglise elle-même n'a jamais opprimé les âmes, que c'est sur le pouvoir civil qu'il faut faire retomber cette responsabilité. Mais raisonner ainsi, c'est se satisfaire d'une étrange équivoque ; pour ma part, entre le pouvoir ecclésiastique qui livre au bourreau, et le bourreau lui-même, je ne vois que la distance qui sépare la tête qui pense du bras qui frappe, et, à tout prendre, je déteste moins le bras qui tue que la tête qui veut le meurtre et le commande. — Soyons vrais ! l'Eglise a voulu dominer par la force, elle a prétendu réaliser la théocratie universelle. Ah ! je sais tout ce qu'il y avait de grand dans ce rêve ; je sais qu'elle voulait ainsi sauver les âmes, je sais qu'elle disait à ce monde : « Obéis-moi, je suis ta mère ! » Mais il y eut dans le monde un frémissement d'épouvante, quand on vit les mains de cette mère teintes du sang de ses enfants égarés. Elle croyait ainsi s'assurer l'empire des nations. Certes, le succès ne l'aurait pas justifiée ; mais ce succès même, l'a-t-elle obtenu ? On a pu le croire quand, à certains jours, elle réussissait à étouffer l'hérésie, et à

faire entendre, dans le silence, aux peuples courbés devant elle, la voix de l'unité catholique; mais ce qu'on n'a pas remarqué, c'est que c'est à partir de ce jour que le mouvement expansif de propagation missionnaire qui caractérisait le christianisme primitif s'est subitement arrêté, c'est qu'à la fin du moyen âge l'Eglise chrétienne avait vu s'éteindre successivement ces foyers de lumière et de vie qui s'appelaient Carthage, Alexandrie, Jérusalem, Antioche, Ephèse, Constantinople, Athènes, c'est que le tiers de son territoire lui avait échappé même avant la Réforme; ce qu'on ne remarque pas assez, c'est que c'est au milieu des races qui ont subi le plus longtemps le joug de cette unité factice que l'incrédulité contemporaine fait le plus de ravages et provoque contre le christianisme les plus ardentes hostilités. Voilà ce qu'a recueilli l'Eglise en voulant dominer le monde par la force au lieu de le pénétrer par l'esprit.

A ce spectacle, laissez-moi en opposer un autre. Un jour, il y deux siècles et demi, une poignée de fugitifs abordaient sur un rocher de la nouvelle Angleterre. Ils venaient y chercher un coin de terre pour prier en paix le Dieu de la Bible; là, dans la solitude, au milieu de privations de toute espèce, il élevèrent le premier refuge ouvert dans

le monde à la conscience affranchie du joug des hommes ; ils grandirent lentement. Dans cette société nouvelle, il n'y avait ni autorité d'une hiérarchie séculaire, ni autel protégé par le glaive, ni domination assurée au clergé ; rien que la foi chrétienne, agissant par sa vertu propre, rien que le sel de la terre pénétrant les consciences de sa mâle saveur ; et aujourd'hui, la nation qu'ils ont fondée nous a offert un spectacle magnifique devant lequel protestants et catholiques s'arrêtent avec admiration ; c'est celui d'un peuple immense s'inclinant spontanément sous la main divine, c'est celui de la foi chrétienne sincèrement, ouvertement professée par les plus illustres chefs, magistrats ou soldats, qui, dans leurs proclamations, au sénat comme au camp, affirment le Dieu vivant, et son intervention dans l'histoire, parlent de se repentir et de s'humilier, s'unissent dans une prière commune et peuvent ainsi terminer la lutte la plus gigantesque sans un appel à la vengeance, sans une atteinte à la liberté. Voilà ce que nous avons vu, et, pour employer l'expression d'un grand orateur catholique, le soleil du dix-neuvième siècle n'a rien éclairé de plus beau.

Ainsi, la foi, la vie chrétienne, agissant d'âme

en âme et pénétrant par là le monde, voilà le seul moyen efficace de fonder le règne de Dieu ici-bas. C'est d'ailleurs le seul qui nous reste aujourd'hui, et pour moi, je m'en réjouis. Je sais que bien des croyants tournent en gémissant leurs regards vers le passé, et rêvent pour l'Eglise un retour à ces privilèges, à ces prérogatives qui lui assureraient de nouveau l'empire des âmes. Inutiles regrets ! Ce temps est fini, irrévocablement fini. Tous vos gémissements ne le ressusciteront pas. La société moderne ne veut plus du joug extérieur d'une Eglise ; elle ne vous donnera plus ce que vous lui demandez. Ce qui m'étonne c'est que la foi se laisse troubler par un tel fait. Quoi ! votre foi s'ébranle, parce que l'Eglise est replacée dans les conditions mêmes où Jésus l'avait fondée, parce qu'au lieu de s'imposer au monde comme une institution politique, elle doit agir dans son sein comme le sel de la terre ! Votre foi s'ébranle parce que vous ne pouvez plus obtenir une domination qui ne reposerait que sur un respect factice et bientôt hypocrite ! Ah ! portez plus haut vos regards, et, au lieu de demander en gémissant à ce monde la puissance, l'autorité extérieure qu'il vous refuse, cherchez auprès du chef de l'Eglise le secret de cette force in-

visible et spirituelle par laquelle seule le monde peut être vaincu.

Nous comprenons donc quelle est la nature de l'influence que les chrétiens doivent exercer sur le monde. Cette influence est spirituelle; j'ajoute en second lieu qu'elle est *individuelle*, par où j'entends que chaque croyant doit l'exercer. J'insiste sur cette pensée, et voici pourquoi. Il est impossible de n'être pas frappé du penchant que nous avons tous, dans ce pays surtout, à secouer le joug de notre responsabilité religieuse, et à la rejeter sur un système ou sur une institution. Pour la grande majorité des Français, la foi consiste à accepter ce que l'Eglise fait pour eux; l'Eglise enseigne, prie, confirme, absout, sanctifie, conduit l'âme du berceau jusqu'à la tombe, et le premier des devoirs vis-à-vis d'elle, c'est la docilité. Eh bien! je crois que cette idée qui favorise nos instincts secrets de légèreté, de lâcheté morale est directement opposée à l'esprit de l'Evangile. Ce n'est pas de l'Eglise que Jésus a dit qu'elle était le sel de la terre, ce n'est pas même de la vérité révélée, c'est des chrétiens qu'il l'a dit. Il faut que nous le sachions: aucune institution, aucun système, aucun livre, pas même la Bible, ne peut remplir la

mission à laquelle il a plu à Dieu de nous appeler. Cela est effrayant, accablant pour notre faiblesse, mais cela est. *Vous* êtes le sel de la terre. Il a plu à Dieu que la vérité incarnée en son Fils s'incarnât aussi dans une certaine mesure en chaque chrétien, qu'elle s'y transformât en vie, et qu'ainsi, passant de cœur en cœur, elle convertit le monde; le christianisme sera ce que vous serez. En vain vous voudriez échapper à cette responsabilité solennelle, en vain vous voudriez la rejeter sur d'autres; nul n'a le droit de vous la prendre, et vous n'avez pas le droit de la quitter. En vain vous voudriez, chrétiens laïques, la faire reposer sur nous, vos pasteurs; au nom de l'Évangile, je la repousse, car c'est ici que s'applique le mot de l'apôtre « que chacun portera son propre fardeau. » Quoi que vous fassiez, vous devez être le sel de la terre, et l'avenir de la vérité dans ce monde dépend de chacun de vous. Comment exercer cette influence? Telle est la question qu'il nous reste à résoudre

Pour agir spirituellement sur les autres, nous avons deux moyens, mes frères : la parole, écrite ou parlée, et la vie. La parole, tout d'abord. La parole. Quelle puissance que la parole humaine !

La parole! c'est le nom que saint Jean donne au Fils de Dieu lui-même. Eh bien! il faut que notre parole à tous soit tellement imprégnée de la saveur de l'Évangile qu'elle porte en elle une vertu. Est-ce là votre pensée et votre ambition? Hélas! je sais que, pour la plupart de ceux qui m'écoutent, il suffit que la parole chrétienne retentisse du haut des chaires, et que c'est de là surtout qu'ils attendent la propagation de la vérité. La prédication! Ah! vous n'en pourrez rien dire de trop élevé, ni de trop grand. Oui, quand cette parole qui tombe du haut de la chaire chrétienne est vraiment pénétrée du sel de l'Évangile, quand elle atteint les consciences et les effraye, quand elle trouble les cœurs et les émeut, quand elle fait entrevoir à nos yeux les réalités du monde invisible et nous les rend présentes, elle est vraiment ce glaive à deux tranchants dont parle l'Écriture. Oui, fût-elle inculte et sans art, malhabile et rude, mais sortant d'un cœur convaincu, avec cet accent inimitable d'autorité que donne la foi chrétienne, c'est une puissance qui peut transformer le monde. Mais comment songer aussi, sans que le cœur se serre, à ce qu'elle devient quand le sel de l'Évangile a perdu sa saveur? Dans cette chaire que la foi chrétienne lui a préparée, un homme monte, et

•

cet homme, au lieu de regarder au Dieu qui l'envoie, ne songe qu'à ceux qui l'écoutent; au lieu de penser au message dont il n'est que le porteur, ne pense qu'aux idées de son siècle auquel il veut plaire; au lieu de troubler les consciences, ne songe qu'à les rassurer, et l'on croit avoir fait assez son éloge quand on dit qu'il réussit et qu'il est populaire. Populaire! mais saint Paul l'était-il, quand sa voix troublait les pécheurs et scandalisait les sages? Mais le Christ l'était-il, quand il voyait les foules s'éloigner de lui en murmurant? La popularité, ainsi comprise, ah! que Dieu nous en garde. Non! c'est à un autre caractère que vous devez reconnaître une prédication fidèle, à ce caractère qu'indiquait d'un mot un grand roi, trop habitué aux basses flatteries des prédicateurs de cour. A un religieux qui lui avait prêché l'Évangile sans faiblesse, Louis XIV disait un jour : « Mon père, quand j'entends les autres, je suis content de leurs discours, quand je vous entends, je suis mécontent de moi-même. » Il avait raison, et plutôt à Dieu qu'il n'eût pas entendu d'autre parole! Plût à Dieu qu'éclairé sur son monstrueux orgueil, il eût épargné à la France l'avalissant spectacle d'une dévotion persécutrice mêlée à de fastueux débordements! Et que ne pouvons-nous à notre tour

vous renvoyer mécontents de vous-mêmes ! Que ne pouvons-nous tellement remuer vos cœurs, que vous sortiez d'ici inquiets, irrités peut-être, mais troublés du moins et sérieux !

Toutefois, ne nous y trompons pas, la prédication, fût-elle aussi fidèle que vous le pourriez désirer, ne suffira jamais à propager l'Évangile. Pour moi, je l'avoue avec douleur, je suis frappé de son impuissance. Songez à tout ce qui se dépense dans nos chaires de conviction, d'efforts, de pensées et de paroles, et voyez le peu de résultats produits... A quoi cela tient-il ? A l'habitude, sans doute, et surtout à cette idée si enracinée parmi nous que le langage de la chaire est plus ou moins un langage de convention ! La chaire, a-t-on dit, supporte tout. Qu'ici, en termes généraux, je combatte l'incrédulité, la mondanité, que je parle du jugement de Dieu, de la nécessité de la conversion et de la repentance, nul ne s'en étonne. Au contraire, on s'y attend. On s'y attend, on le demande, et l'incrédule et le mondain trouvent cela tout naturel ; d'avance ils savent qu'il en sera ainsi, et après nous avoir entendu et avoir prononcé leur jugement sur notre discours, ils trouvent tout naturel aussi de reprendre à la porte même de cette église leurs pensées légères, leurs conversations frivoles

et leur mondanité. En vain, réunissant tout ce que nous avons d'énergie, nous les supplierons de changer de voie..., ils diront peut-être que la prédication était émouvante, mais n'auront pas un instant l'idée qu'il s'agit ici d'eux-mêmes, de leur propre salut, de leur avenir éternel.... Ah, la triste pensée!.. Voulez-vous voir au contraire une parole qui agit, qui remue, et qui ne reste pas sans effet? Entrez dans une autre enceinte, voyez cet avocat qui, sans conviction peut-être, plaide devant un tribunal une cause à laquelle se rattachent de puissants intérêts.... Voyez comme son client l'écoute, voyez comme ses yeux qui brillent, ses traits tendus, toute son attitude enfin trahit l'anxiété avec laquelle il suit sa démonstration; c'est qu'au bout de ce plaidoyer, il y a une fortune, un héritage à recueillir... Pense-t-il un moment, cet héritier que la passion absorbe, pense-t-il à la forme extérieure du discours qu'il entend, à ses qualités littéraires, aux inflexions de voix, aux heureux mouvements de son avocat? Mais c'est là le moindre de ses soucis. Ce qu'il veut, c'est qu'il soit démontré que la loi lui est favorable, c'est que sa cause à lui soit victorieuse. *Sa cause*, entendez-vous? Oui, ce droit lésé, cet héritage compromis, cette fortune d'où dépend son bonheur. Hélas! et quand

nous vous parlons de l'héritage du ciel, du salut de votre âme et de la sentence irrévocable du juste Juge, vous écoutez avec plus ou moins d'attention ou de curiosité ce que nous avons à vous dire, vous résumez vos impressions critiques dans un jugement d'ensemble, et, comme s'il s'agissait d'un discours d'académie, vous déclarez qu'à tout prendre le sermon était faible, ou qu'il était intéressant.

Voilà pourquoi, mes frères, il est insensé d'attendre de la prédication seule la diffusion de la vérité. Mais savez-vous le moyen de rendre ces mêmes vérités efficaces et puissantes ? C'est de les faire entendre ailleurs qu'ici. Essayez-le et vous verrez si le sel de l'Évangile a perdu sa saveur. Vous voici, par exemple, mon jeune frère, dans un cercle d'hommes de votre âge, engagés dans les mêmes travaux que vous; on y traite toutes les questions du jour avec cette hardiesse et cette intrépidité de la jeunesse qui ne reculent devant aucun problème. L'entretien roule bientôt sur la religion; tout ce que vous croyez, tout ce que nous vous prêchons ici est discuté, scruté, attaqué en quelques instants, tourné peut-être en ridicule. Vous en souffrez, un malaise secret vous tourmente, mais vous restez silencieux... Oui, chose

étrange à dire, les hommes sont lâches quand il s'agit de confesser leur foi... Ces mêmes hommes que vous verrez affronter la mort sans pâlir, ces mêmes hommes qui, pour une cause politique, s'enflammeront et braveront les railleries, vous les verrez ici, timorés, pusillanimes, tremblant d'affronter un sourire; oh! s'il ne fallait que se déclarer pour un parti religieux, que proclamer que l'on croit au pouvoir temporel du pape ou qu'on le repousse, que l'on vote avec les orthodoxes ou avec les libéraux, on n'éprouverait pas d'embarras; mais ouvrir son cœur, dire ce que l'on croit dans sa vie intime et cachée, parler du Dieu auquel on espère, voilà ce qui semble impossible. Singulier penchant que fortifie encore l'idée si répandue en France que les choses de la foi sont l'affaire du clergé... Et pourtant si, triomphant de cette lâcheté naturelle, vous osiez parler alors, si sans exaltation, et d'un accent courageux, ferme et sincère vous confessiez votre foi et vos espérances, je l'affirme, il y aurait là quelque chose de plus persuasif que dans tous nos discours... Repoussé ou raillé, vous exciteriez dans l'esprit de ceux qui vous écoutent un sentiment de respect dont ils ne pourraient se défendre, et sans l'avouer peut-être, ils comprendraient tout ce qu'il y a de force dans cette foi, qui

en passant par notre bouche, réussit à peine à les émouvoir.

Oh! la parole ainsi mise au service de la vérité, quelle puissance, mes frères, et comme elle est vraiment le sel de la terre! Oui, quoi qu'il semble, et lors même qu'elle paraîtrait s'être perdue sur le sol comme une semence inutile. Quoi qu'il semble, et savez-vous jamais ce que devient un mot de foi, de vérité, d'amour? Savez-vous jusqu'où s'étend son action mystérieuse? Savez-vous combien de cœurs il peut atteindre? L'histoire ne nous révèle-t-elle pas, à chacune de ses pages, l'influence extraordinaire de paroles prononcées dans le secret peut-être et qui, tombant dans un cœur, y sont devenues le germe d'une vie renouvelée? On a trouvé dans des tombeaux d'Egypte des grains de blé déposés dans la main d'un mort, il y a trois mille ans. On les a jetés dans la terre et, chose merveilleuse, ils ont germé; il en est sorti des épis magnifiques. Oui, trente siècles passant sur cette semence enfouie dans les ténèbres de la tombe n'avaient pas pu éteindre cette prodigieuse vitalité. Et vous croyez que Dieu qui a mis dans la matière une telle puissance de vie, laissera se perdre dans le néant ces paroles de foi, d'espérance et d'amour que vous jetez dans le vaste champ du

monde? Détrompez-vous. Elles ne peuvent plus mourir. Elles germeront, elles aussi, dans les profondeurs qui les ont enfouies. Chrétiens, qui parlez au nom du Dieu vivant, vous êtes le sel de la terre!

Mais la parole, qu'est-elle après tout sans l'action? Et quelle influence peut-elle exercer si elle n'est pas l'expression de notre vie? C'est l'honneur du christianisme, mes frères, qu'il ne peut se propager s'il n'est pas réalisé par ceux qui l'annoncent. Pour que la saveur de l'Évangile se communique aux autres, il faut qu'elle nous ait tout d'abord pénétrés. D'autres causes peuvent réussir en étant plaidées par des rhéteurs, des marchands de parole; celle de l'Évangile ne le peut pas. Supposez une Église possédant les orateurs les plus puissants, les plus habiles apologistes, les plus profonds raisonneurs, si cette Église est sans sainteté, elle restera sans influence.

Nous en avons eu, au siècle dernier, un bien frappant exemple; je ne sais si dans aucun pays et dans aucun temps de son histoire l'Église catholique a possédé une réunion de plus grands esprits et de plus beaux génies que vers l'an 1700. Quel temps

que celui où Bossuet, Fénelon, Massillon, Bourdaloue, dont chacun eût suffi à illustrer une époque, se faisaient entendre tour à tour dans les églises de Paris ! Pensée profonde, expression sublime, logique rigoureuse, onction pénétrante, clarté, grâce, poésie, tout était là ; certes, si jamais la parole humaine put sembler efficace, c'était alors, et cependant, trente ans plus tard, la France corrompue par la régence appartenait à Voltaire, et le dix-huitième siècle était fait. Or, si notre patrie a vu cette chute profonde et sans exemple, c'est que, dans l'Eglise qui produisait ces grands hommes, le relâchement des mœurs, la vénalité, la corruption avaient pénétré ; c'est que, malgré Pascal, la casuistique y régnait sur les consciences, c'est qu'une sourde hypocrisie en minait secrètement les bases, c'est que l'incrédulité envahissait rapidement le clergé lui-même, tellement que lorsque la philosophie souffla sur la France comme un vent de tempête, elle ne rencontra devant elle aucun rempart qui pût l'arrêter... Ah ! que n'avons-nous eu pour notre bonheur, à côté de cette brillante pléiade de beaux génies, une Eglise humble, vivante, fidèle, imprégnée de l'esprit de Dieu, qui eût été pour nous le sel de la terre !

Revenons à nous-mêmes. Si tout ce que nous avons dit est vrai, il en résulte que notre vie bien plus que notre parole exerce autour de nous une puissante influence. L'action de la parole est intermittente, celle de la vie est continue; or, qu'est-ce qu'une puissance intermittente à côté d'une force qui dure? Qu'est-ce que le souffle de la plus violente tempête à côté de cette loi des marées qui chaque jour élève et abaisse l'Océan dans un mouvement sans fin? Qu'est-ce que la force éruptive qui jette au ciel un jour la lave enflammée d'un volcan, à côté de la force de la gravitation qui ramène au centre tous les éléments de la matière? De même, que sont nos paroles, nos prières, nos effusions de piété les plus vives à côté de cette prédication tranquille et silencieuse de notre vie de chaque jour? Ce n'est pas tout. L'action que notre vie exerce est involontaire, et c'est par là qu'elle est forte. Ne nous y trompons pas, en effet, ce n'est pas quand nous voulons agir sur les autres que nous y réussissons le mieux; au contraire, en voyant cette intention, les autres se mettent instinctivement sur leurs gardes; ils s'arment contre nous d'une défiance ombrageuse et nous ferment l'accès de leurs cœurs; mais comment échapper à l'influence d'une vie qui, à chaque heure, à chaque

instant, par les fruits qu'elle porte, annonce le sentiment qui l'anime? Ne voyez-vous pas que sous toutes les formes et de toutes les manières, elle s'insinue dans les esprits, elle y pénètre, elle y laisse une saveur que rien ne peut effacer, tellement que, si vous me demandiez quel est le moyen le plus puissant, le plus efficace, de propager la vérité qui sauve, je serais forcé de vous répondre que c'est de la réaliser pleinement dans sa vie.

D'ailleurs, tous ne sont point appelés à parler, mais montrez-moi le chrétien qui ne puisse, à sa manière, agir sur le monde par sa vie. Cette mission, il la remplit, cet homme qui en face de l'injustice fait entendre une protestation puissante et réveille comme par un coup de tonnerre la conscience de ses contemporains, mais elle la remplit aussi, cette pauvre infirmière qui, dans les salles d'un hôpital, respirant un air meurtrier, veille auprès des malades moissonnés par l'épidémie. — Il la remplit, ce missionnaire qui, loin de tout ce que son cœur pouvait aimer, et en face d'une stupide et morne indifférence, prie, prêche, attend, et glorifie Dieu par sa patience plus que d'autres par leur martyre. Mais, il la remplit aussi, ce jeune homme qui, à l'entrée d'une brillante carrière, appelé à tremper dans une affaire déshonnête, brise là son avenir, et silen-

cieusement retourne demander à un pénible labueur son pain quotidien. — Il la remplit, ce savant, cet écrivain qui, infatigable jusque sous les cheveux blancs, emploie tout ce qu'il a de force à défendre les convictions dont vit son âme; mais elle la remplit aussi, cette jeune fille qui, à l'âge où le monde l'appelle et lui adresse ses plus séduisantes flatte-ries, lui résiste, choisit une vie de dévouement et de sacrifice, et nous offre le pur éclat de la grâce et de la beauté parées d'un céleste reflet. — Il la remplit, cet homme qui, ayant reçu de Dieu des ressources immenses, les consacre avec une persévérance, une activité que rien n'arrête à des œuvres de foi et de charité; mais il la remplit aussi ce ma- lade qui, sur son lit de souffrances, incapable d'agir, vivant de charité peut-être, sert Dieu sans mur- murer, courbe la tête sous sa main paternelle, et nous apprend, par les touchants élans de sa recon- naissance, à rougir de notre propre ingratitude... Eh bien! toutes ces œuvres visibles ou secrètes, tous ces dévouements connus ou ignorés, toutes ces souffrances, tous ces sacrifices, voilà ce qui soutient l'Eglise, ce qui fait avancer la vérité, ce qui sauve le monde. Supprimez-les et que vous restera-t-il vis-à-vis des puissances du mal? Quelle force, quelle résistance aurez-vous à leur opposer?

Que deviendrions-nous sans cette action continue de la sainteté, de la charité chrétienne qui, à chaque jour, à chaque heure, fait pénétrer dans l'Eglise et dans le monde une vie renouvelée? Que serait l'océan, si son eau, perdant sa saveur puissante, devenait fade, insipide, nauséabonde et laissait sur nos rives, après chaque marée, des miasmes d'où sortirait la mort? Que deviendrait la société privée du sel de l'Evangile? Que deviendrait cette civilisation brillante qui porte en elle tant d'éléments de scepticisme et de dissolution? Ah! voyez l'ancien monde expirant après quarante siècles dans la fange du despotisme et d'une corruption sans nom!

Et c'est ici que revient avec une puissance nouvelle ce que j'affirmais de la parole humaine : une parole de vérité, disais-je, ne peut jamais se perdre. Or, croyez-vous qu'une action de foi, de charité puisse jamais périr? Non, mes frères; elle entre dans cet immense ensemble du bien qui grossit et se fortifie de tous nos dévouements, de toutes nos prières, de tous nos sacrifices. Ignorée même et méconnue, elle sert à avancer le règne de Dieu sur la terre. Chaque acte de renoncement, de charité est pour l'Eglise une victoire et pour l'empire du mal une défaite. Chaque sacrifice que la foi inspire

rend le triomphe de la vérité plus certain. Il y a quelques semaines, un navire anglais sombrait non loin de nos rivages entraînant avec lui dans les profondeurs de l'Océan plus de deux cents êtres humains<sup>1</sup>; mais, sur ce navire, au milieu de cette scène terrible, et dans le fracas de la tempête, la voix de la prière se faisait entendre; la parole divine retentissait dans sa solennité; au moment suprême, où l'on détachait du bord la seule chaloupe qui restât, on vit ce spectacle héroïque de naufragés cédant à d'autres, dont ils jugeaient la vie plus utile, leur unique chance de salut, et quand la chaloupe s'éloigna, on vit, sur le pont du vaisseau, qui s'enfonçait déjà sous les flots, la femme d'un missionnaire, détachant son manteau, le lancer à ceux qui partaient, afin qu'il pût servir à préserver du froid l'un de ceux qui allaient lui survivre... Eh bien! cet acte touchant et sublime de charité chrétienne, mourra-t-il enseveli avec elle sous les vagues de l'océan qui couvrent les corps de ces infortunés? Non, vous dis-je, il nous reste; il est venu s'ajouter à cette merveilleuse histoire où s'inscrivent tous les dévouements que l'esprit du Christ produit ici-bas, et, dans cette lutte incés-

<sup>1</sup> Le *London* naufragé dans la baie de Biscaye le 10 janvier 1866.

sante que l'amour chrétien livre à l'égoïsme, il servira bien plus que nos paroles au progrès de la vérité.

Je viens de montrer l'action que doit exercer autour d'elle toute vie chrétienne. Vous êtes-vous reconnus à ce tableau, mes frères, et cette pénétrante influence, l'exercez-vous sur ceux qui vous entourent?

On est unanime aujourd'hui à condamner la piété farouche qui redoute le contact des hommes, n'éprouve aucune sympathie pour les causes généreuses dont s'éprend l'humanité, s'isole de la vie publique, de toutes les nobles recherches de l'esprit humain et n'admet de sainteté possible que dans le cercle étroit où elle se renferme. On dit et on répète sous toutes les formes et de toutes les manières que le chrétien doit s'associer aux préoccupations des hommes de son temps, et qu'il n'est pas une sphère de l'activité humaine, politique, science, art et littérature où la religion ne puisse pénétrer. Tant qu'on affirme ce principe général, on ne soulève pas d'opposition. Comment le cœur naturel ne verrait-il pas s'ouvrir avec joie toutes ces avenues qui l'attendent? Avec joie il y entre,

et retourne ainsi vers le monde, mais est-ce pour le pénétrer de l'esprit du Christ? Là est vraiment la question. Ah! si c'était pour y perdre l'austère saveur de la piété, si c'était pour s'y convertir aux idées, aux sentiments, au langage qui règnent dans le monde, mieux vaudrait pour lui l'isolement, car l'isolement, malgré ce qu'il a de sombre et d'étrange, est une force pourtant; en s'isolant des hommes, on peut agir sur eux plus réellement qu'on ne croit. Nous nous plaignons de la rareté des convictions individuelles et des caractères fortement trempés. De telles convictions, de tels caractères ne s'acquièrent pas au milieu du monde. Ce n'est pas au bord de la route, ce n'est pas dans la poussière de nos promenades publiques que vous verrez le chêne élever vers le ciel son tronc gigantesque et projeter dans tous les sens ses vigoureux rameaux; ce n'est pas non plus dans la molle atmosphère des cercles mondains que vous verrez se former des âmes vraiment viriles capables de vouloir et d'agir. Les plus grands des prophètes ont vécu dans le désert; il y a aussi une solitude morale que doivent connaître en tous temps ceux qui veulent être les témoins de la vérité. La société, même la meilleure, nous affaiblit et nous énerve à la longue; nous y faisons, sans le savoir, des

compromis continuels avec les opinions d'autrui ; nous leur sacrifions souvent ce que nous avons de meilleur, la part de vérité que nous étions appelés à porter au monde ; j'ose même affirmer que la société religieuse peut devenir malsaine, si l'âme ne sait pas s'y recueillir devant Dieu ; là aussi, on se laisse aller aux idées dominantes, aux préjugés, aux injustices sur les hommes et sur les choses ; là aussi on peut revêtir je ne sais quelle livrée pieuse qui est à la mode du jour. — Qu'est-ce donc, si le chrétien se livre imprudemment à la communion de ceux qui sont étrangers à sa foi et à ses espérances ? Insensé qui ne s'aperçoit pas que dans ce dangereux commerce il a tout à perdre et rien à gagner ! Voyez, en effet, avec quelle rapidité le monde réussit à lui enlever les convictions qui font sa force ! Il y emploie tout, menaces ou flatteries, promesses ou dédains, et le jour arrive où le sel perd sa saveur, et où l'on se demande avec tristesse s'il la recouvrera jamais. Que de vies chrétiennes, pleines autrefois de la plus austère ferveur, ont eu cette fin misérable ! C'est en vain qu'aujourd'hui elles voudraient agir pour Dieu. Elles ne le peuvent plus. Le monde les enlace toujours plus ; il les asservit, il les paralyse ; n'attendez de ces âmes aucun généreux dévouement ; la charité leur

devient toujours étrangère, le sacrifice toujours plus impossible, et le service de Dieu n'a plus d'attrait pour elles. O Dieu, garde-nous d'une telle fin, et, après avoir mis en nos cœurs la vérité qui sauve, donne-nous d'en être jusqu'au bout les témoins fermes et fidèles!